



## “La tête entre les deux baffles”

# ETIENNE DAHO

“Les Chansons De L'Innocence Retrouvée”, son nouvel album, révèle une nouvelle fois que le Rennais est un homme de goût. Ce qui surprend un peu plus, c'est son amour pour le rock *high energy*.

En trois décennies de carrière et treize albums, Etienne Daho a modernisé la pop française en y insufflant des accents chic et anglo-saxons, une sensibilité et une élégance rares — ce doit être cela qu'on appelle le charme. Chez lui, des photos aux murs aux livres d'art et biographies rock en passant par les vinyles et le thé dans des mugs *Twin Peaks*, la faute de goût n'a pas sa place, comme sur “Les Chansons De L'Innocence Retrouvée”, impeccable nouvel album. “*Cette rue est dingue*, dit-il, alors qu'on explore sa collection. *Pendant longtemps, j'étais voisin d'Etienne de Crécy et de Zdar, en face il y avait les Daft Punk et, au coin, Air. Et moi, au milieu. J'étais un peu le vieux...*” Pardon mais, dès qu'il sort ses disques préférés sans qu'on puisse l'arrêter, on est face à un gosse enthousiaste. “*On dirait que je suis en train de vous montrer mon train électrique... Là, c'est 'Di Doo Dah', mon préféré de Birkin. J'ai tout Françoise Hardy, bien sûr, y compris les pressages improbables, japonais, espagnols. Mon favori est un disque qui n'a pas marché, 'Et Si Je M'En Vais Avant Toi'. Ah, Arctic Monkeys ! Pour moi, le plus grand aujourd'hui, c'est Alex Turner. J'ai pas mal de Bowie, de Beach Boys, Judee Cruise, la voix de 'Twin Peaks' et 'Floating In The Night', c'est tellement ensorcelant. J'ai les deux albums de Karen Dalton, un peu de Dylan...*” Et ainsi de suite par ordre alphabétique, jusqu'à V, comme Velvet Underground.



**ROCK&FOLK** : Le nouvel album semble faire l'unanimité...

**Etienne Daho** : Tout le monde a capté ma trajectoire, ce que j'ai dans la tête depuis le début. Et tout à coup, ça fait sens, quelque chose s'est passé. C'est hyper confortable pour moi. Quand on fait de la chanson, on est dans une case, mais c'est tellement mélangé à des milliards de choses, d'influences qui sont passées par notre filtre, notre sensibilité...

**R&F** : Première constatation. Ici, il y a plus de vinyles que de CD...  
**Etienne Daho** : Je n'ai jamais quitté le vinyle mais, dans les années 90, on n'en trouvait plus. Dans les années 80, quand tout est ressorti en CD, c'était assez bandant d'avoir les albums qu'on avait aimés avec des bonus, un son différent. Au début, on a trouvé que le son du CD était très bon et il a fallu des années pour comprendre qu'il y avait une espèce de chimie dessus et revenir au vinyle, à ce qui nous fait du bien. Un disque, c'est une histoire, on est pris par la main au début et on est embarqué jusqu'à la fin, avec un entracte au milieu. Retourner un disque, c'est un rituel et l'ordre des chansons est essentiel pour comprendre. Mais c'est bien de pouvoir écouter la musique de plein de manières. Il y a des choix pratiques, comme de se promener dans la rue avec un casque. Je n'écoute que la mienne dans la rue, il n'y a que comme ça que je pouvais écrire quand j'étais bloqué. Je partais marcher, j'ai fait tout Londres de long en large et tout à coup, ça se dénouait dans des lieux improbables. J'ai passé plus d'un an là-bas. Je suis parti pour écrire des textes, on est

restés pour l'enregistrement et après, il y a eu un petit bonus parce que je n'avais pas envie de rentrer.

**R&F :** Revenons au premier disque acheté...

**Etienne Daho :** "The Piper At The Gates Of Dawn" de Pink Floyd, la rencontre avec Barrett qui m'a influencé jusqu'à aujourd'hui. Je sens sa présence dans les mélodies, dans le côté un peu oriental, un peu psyché.



Des amis m'avaient parlé de Pink Floyd et j'ai découvert l'album bien après sa sortie, vers 1972-1973. Je l'ai écouté parce que j'aimais la pochette et tout de suite, je suis rentré dedans, ça m'a transporté dans un autre monde. Je ne pouvais pas l'acheter parce qu'il coûtait trop cher et j'ai versé des arrhes. J'ai acheté tous mes premiers albums en versant mon argent de poche toutes les semaines et

après, je rentrais avec le trophée à la maison. J'ai toujours ces disques. Je suis attaché au vinyle, ça reste une œuvre pour moi.

**R&F :** Au début des années 70, au moment du glam, vous achetez les singles ?

**Etienne Daho :** Non, j'étais plutôt album. Le 45 tours, c'était pour la pop ou les tubes. J'adorais ça, mais je voulais me démarquer de l'enfance.

Chez mes potes, j'écoutais Bowie, T Rex, les fleurons du glam et de l'art rock. A Rennes, il y avait un magasin de disques tenu par Hervé Bordier où je passais tout mon temps libre. J'étais attiré par la pochette du premier Velvet avec la banane, c'était un objet que j'avais envie de rapporter chez moi. Quand je l'ai enfin eu, c'a été le cataclysme total. J'ai tout de suite senti la proximité avec cette musique. Je l'ai saisie, je l'ai comprise. Ça a



vraiment été une rencontre avec un disque. Je rentrais du lycée en courant pour aller l'écouter. J'avais un électrophone assez pourri sans casque et je m'allongeais par terre, la tête entre les deux baffles pour être envahi par la musique. J'étais très sélectif en musique, c'était une histoire d'amour et après, il fallait que j'aie tout. Pour Barrett, ça s'est arrêté assez vite, mais ses albums solo m'ont accompagné.

Après le premier Velvet, j'ai eu les deux autres, "White Light/ White Heat" et le troisième... Une merveille.

**R&F :** Vos découvertes se faisaient comment ?

**Etienne Daho :** La presse était essentielle, puisqu'il y avait peu de radios, et la télé, c'était quasiment inexistant. Il y avait le réseau amical, on se prêtait les disques ou on allait à la médiathèque. C'était une quête



pour les disques. Pour faire le monomaniac, je reviens au Velvet. Il y avait quatre photos noir et blanc et rien d'autre. On pouvait projeter des milliers de trucs, se faire son propre univers. Et c'était accompagné de littérature, Selby, etc.

**R&F : Et les concerts ?**

**Etienne Daho :** Hervé Bordier en organisait. Je me suis rapproché de lui à un moment. Je l'ai aidé à coller des affiches dans les bars, mais uniquement pour les concerts qui m'intéressaient.

## Jamais eu ça avec Bowie

**R&F :** Vous découvrez le Velvet Underground, Pink Floyd avec Barrett alors que c'est fini et...

**Etienne Daho :** Oui. Oh, il y avait les Stooges, aussi. Une fois qu'on a écouté ça, c'est cuit. C'est interdit de faire du rock. Tout est dit sur les trois Velvet et les trois albums des Stooges. "Fun House", c'est le monument. Je suis dingue des Stooges. Après, j'ai fait vraiment autre chose, c'était une manière de couper tout ça.

J'adorais celle de New York, Blondie, Suicide, Talking Heads, Television et les Modern Lovers. Leur premier album est fabuleux. C'était le lien, cet album. J'ai gardé tous les disques de Blondie, Television, Suicide...

**R&F :** Donc résolument obsessionnel ?

**Etienne Daho :** Oui. Quand j'ai une rencontre avec un artiste, je veux tout. Même s'il y a un mauvais disque, je l'achète, je me lémerde pour trouver le bon titre. Sur les albums de Lou Reed, par exemple : "New Sensations", il fallait vraiment être fan et s'accrocher. Mais j'ai acheté tous ses disques, quoi qu'il arrive, j'ai une sorte de confiance. Il y a des pics, aussi, comme "Songs For Drella", "New York", de beaux titres sur "The Raven" et pas mal d'années noires. Nous avons beaucoup souffert ! Il laisse une œuvre considérable, finalement. La disparition fait émerger tout ce qu'il y a de beau et brillant chez une personne, on a une forme d'indulgence envers les gens qui ont contribué de manière aussi énorme à la musique, à l'imaginaire collectif. Lou Reed est bouleversant aussi.



## "J'adore la surf music"



**R&F :** C'était aussi une manière de moderniser la pop française en y insufflant une touche anglo-saxonne...

**Etienne Daho :** Mais j'adorais aussi les tubes, les yé-yés, des trucs qui faisaient dresser les cheveux sur la tête de mes potes. J'écoutais les Beach Boys avant que Brian Wilson soit réhabilité. J'adore la surf music. Tout le monde aime "Pet Sounds", mais je préfère les premiers, comme "Surfin' Safari". Mon père avait cet album. Ma mère était folle de Presley, elle avait des disques de Ricky Nelson, Roy Orbison, etc. Mon père, le peu de temps que je l'ai vu, avait d'assez bons goûts musicaux, merci à lui. Il y a toujours eu beaucoup de disques à la maison. Quand je vivais encore en Algérie, mes grands-parents tenaient une épicerie et de l'autre côté, mes tantes avaient un débit de sodas avec un juke-box. Ça été ma première histoire d'amour avec les disques. Je connaissais tous les tubes de l'époque, tous les yé-yés, puis les premiers Temptations, Motown, le son de cette soul très pop que j'ai adorée. Mes sœurs aînées m'ont fait connaître les Stones, Kinks, Who, etc.

**R&F :** Pas de Beatles ?

**Etienne Daho :** Bizarrement, assez peu. Il y a certains titres des Beatles que j'aime beaucoup, mais ça ne m'a jamais traversé comme les Beach Boys. Chez les Stones, j'ai adoré "Aftermath" et "Their Satanic Majesties Request" que tout le monde déteste... S'il fallait choisir, je serais plutôt Stones.

**R&F :** Quand arrivent le punk et la new wave, ça a été un choc ?

**Etienne Daho :** J'ai épousé le truc. Il y avait Marquis de Sade à Rennes, on a tous eu l'impression de contribuer à son succès. J'ai fait la promo à Londres du premier single produit par Bordier, je l'ai donné à John Peel qui l'a passé à la BBC. Depuis l'âge de 14 ans, j'allais travailler dans un hôtel à Manchester tous les étés. Ça me permettait d'avoir des sous et de traîner un peu à Londres où j'ai fait mes premières grandes expériences de musique, de drogue, de sexe...

**R&F :** La culture punk est arrivée par quel disque ?

**Etienne Daho :** On se transmettait les disques. La seule fois où j'ai dû aller à la fac, j'ai rencontré dans l'amphi Jean-Louis Brossard qui était déjà un fou de musique. On s'est parlé et la musique nous a rapprochés. On achetait tous les 45 tours qui sortaient. Plus que la scène de Londres,



On sent un truc très fracturé chez lui, c'est ce qui me touche. Je n'ai jamais eu ça avec Bowie. C'était un artiste très intéressant, avec des chansons qui sont inscrites en moi, mais il ne m'a jamais touché. J'ai été admiratif, mais je l'ai toujours trouvé très froid. Il n'y a que récemment avec "Where Are We Now ?" où une petite porte s'est ouvert : et on se dit : tiens, David Bowie a un petit cœur qui bat.

Je suis un grand fan pourtant. J'adore "Lodger", "Young Americans" et "Station To Station" avec "Golden Years", une de mes préférées de lui. A cette époque-là, il est d'une beauté...

## Le choix du cœur

**R&F :** Vous venez de travailler avec Debbie Harry...

**Etienne Daho :** On s'est rencontrés en 1990. J'avais fait un disque avec Arthur Baker sur lequel il y avait Al Green, Jimmy Somerville, plein de gens assez improbables. J'étais le seul Français et à New York, Arthur m'a présenté Debbie Harry. J'étais fan du groupe et elle, c'est queen of cool. J'adore Chris Stein, aussi. On est restés en bons termes. Quand ils ont recommencé à exister en tant que Blondie, je suis allé les voir en concert, on s'est parlé après. Mon tourneur m'a rapporté de New York une photo de Debbie Harry prise par Maripol, l'artiste française qui travaille au polaroid. Je l'ai affichée dans ma garçonnière à Londres. J'avais commencé à écrire une chanson en hommage à Blondie, Basquiat, Marilyn à New York, Truman Capote. Je me suis dit : Cette fois-ci, je vais oser lui proposer un duo. Elle m'a répondu : "C'est un honneur, j'aime beaucoup tes disques." Tout ça après que Nile Rodgers m'a dit ok dans la seconde... D'ailleurs, il aurait dû produire "Paris Ailleurs" en 1991, sauf qu'il avait deux albums sur le feu et je ne pouvais pas attendre aussi longtemps. J'aime ses productions, Sister Sledge, "King Of The World" pour Sheila est fabuleux. Le son de Chic, c'est un très bon gâteau. Il manque un ingrédient et ce n'est plus du tout ça. Et Nile est un homme génial, très généreux. Il a participé à deux titres et a vraiment apporté quelque chose. Il met toujours trois guitares et il les empile, parce que la rythmique, c'est trois, ça se répond, ça fait une consistance. C'est Nile, on ne peut pas se tromper sur la personne. Il a un impressionnant sens du groove.



Photo Fabrice Deroin



R&F : Beaucoup produit de voix féminines... C'est plus facile de les faire chanter ?  
 Etienne Daho : C'est plus complémentaire, je me sens mieux, j'ai une fascination pour toutes ces femmes et filles. Bon j'ai aussi bossé avec Jacno, Daniel, Dutronc, Dominique A, des hommes qui ont une sorte de charme.

### En toute impunité

R&F : Vous avez aimé le dernier album de Daft Punk, vos anciens voisins ?

Etienne Daho : J'aime beaucoup le côté hédoniste, les tubes et quand il y a un tube très bien foutu... J'ai été élevé avec la radio, j'adorais les hit-parades, je notais les progressions dans un cahier. Je vivais dans un environnement pas très joyeux et, grâce à la musique, le ciel devient plus bleu.

R&F : Quels albums vous font encore cet effet-là ?

Etienne Daho : Tous mes disques soul de chez Motown, des incontournables comme "Dance Party" de Martha & The Vandellas, Smokey Robinson et "Going To A Go-Go" — j'en suis dingue — "Get Ready" des Temptations, etc. J'adore aussi les girl groups. Le premier album des Ronettes est quasiment pour moi comme le premier Velvet. J'adore la voix de Ronnie Spector, il y a une telle mélancolie...

Quel album ! quelles chansons ! quelle prod ! Tout est parfait. J'adore les Caravelles. Et les Shangri-Las, les deux albums sont fantastiques.

R&F : Vos récents coups de cœur ?

Etienne Daho : Django Django, les Savages, Jucco Gardner. Son album est parfait, mélodique, inattendu, il m'a fait du bien. Et Savages, sur scène,



## "Le 45 tours, c'était pour la pop"



R&F : Vous avez produit un single, "La Ville", pour Daniel Darc. Pourquoi n'y a-t-il pas eu d'album ensuite ?

Etienne Daho : Il en avait envie, mais c'était compliqué pour moi. Je bossais comme un fou, les tournées et les albums s'enchânaient avec régularité et j'avais trouvé un moment pour faire ce single avec Daniel. Il voulait que je produise un album entier et me disait : "Sois

mon Bowie, je serai ton Iggy." C'était tentant, c'était un mec intéressant, avec ses écorchures... On n'a pas eu le temps. On avait une sensibilité commune, on a grandi avec les mêmes influences, mais lui c'était "Sister Ray" et moi "Sunday Morning". En fait, je me suis mis à la réalisation d'albums après la défection de William Orbit. Comme Virgin ne l'avait pas payé, il n'est pas venu en studio et au moment de "Pop Satori", on s'est retrouvés tout seuls avec Arnokl (*Tarboxet* — NdA) et on s'est mis au turbin. On a commencé la prod comme ça, puis j'ai monté un label où j'ai sorti plein de trucs, dont un single du retour improbable de Dani la maudite.

R&F : Il y a eu aussi Marie France, Jacno, etc. Une troupe de maudits...

Etienne Daho : Parce que je m'en sens proche. Ce sont les choix du cœur. J'ai été approché pour des prods plus populaires qui payaient bien, mais je m'en fous. Je n'ai fait que des productions qui se sont tuées. Sauf "Comme Un Boomerang" avec Dani et récemment, Lou Dillon.



c'est impressionnant. Je les ai vues en première partie d'Iggy cet été. La batteuse joue comme Maureen Tucker. Elle a appris les percussions africaines et n'a pas de cymbale, c'est très concentré. Le son de la guitariste est incroyable. Dans la génération qui arrive, il y a ceux qui ont adoré la musique, qui vont au-delà de j'ai un disque dur avec des millions de morceaux que j'écouterai un jour et je connais

Iggy Pop, surtout "The Passenger"... Les vrais amoureux de la musique ont transformé les choses avec leur sensibilité et les autres sont englués dans un no style. Certains sont persuadés que personne ne connaît ce qu'ils écoutent et qu'ils peuvent tout piller en toute impunité... Sinon, j'ai découvert les Bee Gees récemment, "Horizontal" en particulier, mais j'ai même tacheté "Saturday Night Fever". Les compositions sont énormes. Ils ont été victimes de tout ce truc moral : on ne peut pas baiser, se défoncer à tous les étages du Studio 54, etc. Quand des gens prennent du plaisir, ça énerve les autres. Jusque-là, j'avais une forme de snobisme envers eux, il y a des trucs qu'on n'écoute pas, on boude son plaisir connement. Mais quelle chance d'aimer autant la musique que nous ! Ça nous porte, ça change notre vie, ça la rend fabuleuse. J'ai de la musique en permanence dans la tête. Celle des autres et la mienne... Enfin, celle qui deviendra peut-être un jour quelque chose. ★

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY ET PHILIPPE MANGEUVRE  
 Album "Les Chansons De L'Innocence Retrouvée" (Polydor)